

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 69 (1924)  
**Heft:** 10

**Artikel:** Artillerie de campagne  
**Autor:** Montmollin, M. de  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-340817>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 07.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Artillerie de campagne.

Le bel ouvrage que vient de faire paraître le lieut.-colonel Rimailho sous le titre « Artillerie de campagne » complète de la façon la plus heureuse la liste des monographies parues en France depuis la guerre et consacrées à ce problème vaste et complexe de l'artillerie considérée sous ses diverses faces. <sup>1</sup>

La *Revue militaire suisse*, qui a signalé l'apparition de ces ouvrages par des articles, ou tout au moins par des notes bibliographiques, se devait de saluer à son tour la venue d'un ouvrage signé par un des techniciens français ayant joué un des rôles les plus brillants et les plus actifs dans l'élaboration de cette merveille de mécanique que constitue le matériel moderne d'artillerie de campagne à tir rapide.

L'étude attentive de ce volumineux document, sorti des presses de MM. Gauthier, Villars & C<sup>ie</sup>, constitue pour nous autres artilleurs suisses une leçon fertile en enseignements de tous ordres; aussi le but de ces lignes est-il de chercher à démontrer les causes diverses et variées qui motivent semblable étude

<sup>1</sup> L'étude du lieutenant-colonel Rimailho retient vivement l'attention de nos artilleurs. Simultanément, nous avons reçu à son sujet deux manuscrits, du major M. de Montmollin et du major Anderegg. Bien que relatifs au même objet, ces deux travaux, également intéressants, ne nous paraissent pas faire double emploi; conçus dans des esprits différents, ils se complètent l'un l'autre. Nous les publierons tous deux.

Le problème de l'organisation de notre artillerie est, actuellement, un des plus importants que nous ayons à résoudre en Suisse. Les récentes manœuvres des 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> divisions ont contribué à éclairer son importance. Nous nous demandons même si le projet de réorganisation de nos cadres s'en est préoccupé autant qu'il est désirable. Nous nous proposons de l'examiner dans toute son ampleur dans nos prochaines livraisons, et remercions nos camarades de Montmollin et Anderegg de se prêter si obligeamment à cette étude. (*Réd.*)

### AVIS

On trouvera dans la présente livraison le croquis hors texte qui aurait dû accompagner, dans celle de septembre, l'étude du 1<sup>er</sup> lieutenant D. Perret sur le Service des renseignements.

raisonnée. En effet l'ouvrage, bien que presque exclusivement technique, est d'une composition si heureuse et d'une écriture si aisée qu'on serait tenté de le lire trop hâtivement.

Et disons tout d'abord, avant d'en passer en revue les riches matières dans leurs grandes lignes, que le lecteur même le moins initié aux questions de mécanique et de balistique aura la satisfaction de comprendre sans grand effort le sens des principaux et difficiles problèmes (dont beaucoup insoupçonnés de la plupart d'entre nous) qui se sont posés aux ingénieurs qui étudièrent et réalisèrent le tir rapide. Il faut évidemment avoir vécu cette histoire, et combien intensément, et y avoir contribué fructueusement, comme ce fut le cas de l'auteur, pour en parler avec une telle autorité. Des problèmes comme celui des charges multiples, ou celui de l'utilisation du lâcher ou du recul curviligne, ou encore du recul variable, et tant d'autres, n'ont plus de secret pour le lecteur. Nous pensons même que le plus ignorant des choses mathématiques ne pourra s'empêcher de voir avec une parfaite clarté combien la construction d'un affût est conditionnée par la fameuse formule de la force vive  $\frac{1}{2} M \cdot V^2$ .

Disons aussi combien la lecture est facilitée par le genre de discussion auquel l'auteur recourt souvent, et combien nous aimons à le voir peser le pour et le contre, relever le défaut de la qualité, démontrer le jeu éternel de la loi de l'action et de la réaction, l'obligation où l'on est si souvent de recourir à une cote mal taillée entre deux exigences contradictoires, bref d'en venir à la conclusion du sage « in medio veritas ».

Comme remarque générale, nous voulons encore signaler le fait qui est d'importance, que d'un bout à l'autre de cet ouvrage nettement consacré à la technique et qui est surtout un travail d'ingénieur, nous voyons le technicien procéder du tacticien, c'est-à-dire en revenir constamment au champ de bataille ou mieux encore à la phase du combat à laquelle tel matériel doit s'adapter.

Ainsi en lisant l'*Artillerie de campagne*, on passe en revue les principes de l'emploi tactique de l'arme dans le combat moderne, puis, et seulement alors, l'ingénieur entre en jeu et nous montre comment lui et ses confrères ont répondu avant la guerre et pendant la guerre, et comment ils proposent de

répondre dans la guerre future aux exigences du champ de bataille.

Nous l'avons dit, les intérêts que présente l'ouvrage sont d'ordres variés. Les deux premiers livres par exemple, qui étudient « l'artillerie française depuis la guerre de 1870 jusqu'à l'invention du 75 », puis « l'invention du 75 et les études d'artillerie jusqu'en 1914 » sont d'un intérêt plutôt historique. Ces pages rétrospectives nous donnent enfin un exposé suivi de faits dont plusieurs étaient venus jadis à notre connaissance de façon fragmentaire, au hasard de lectures d'articles de revues diverses.

On nous confirme entre autres, et avec quelle insistance, que dans les milieux compétents français, la tendance fut dès la fin du siècle passé non seulement de généraliser l'application du tir rapide à tous les calibres, mais aussi la mobilité des matériels des moyens à gros calibres<sup>1</sup>, bref d'obtenir ce que les Allemands avaient réalisé jusqu'à un certain point dès le début de la guerre et ce qui est devenu la règle en 1918, à savoir une gamme complète de tous les matériels susceptibles d'être rapidement engagés dans la bataille en rase campagne, c'est-à-dire une véritable artillerie de campagne de tous calibres, mobile et à tir rapide. Car l'auteur, et il est temps d'insister sur ce point pour éviter toute confusion, entend par artillerie de campagne toute artillerie employable dans la guerre de campagne, c'est-à-dire quasi toute l'artillerie moderne, réservant l'expression « d'artillerie d'appui direct » à l'artillerie précédemment dite de campagne.

Nous ne pouvons nous arrêter à l'histoire de l'artillerie de Bange si ce n'est pour rappeler, comme nous le faisons ici même il y a quelque temps<sup>2</sup> le rôle que peuvent jouer les vieux matériels pendant les mois ou les années nécessaires à l'organisation de la mobilisation industrielle.

On s'imagine souvent que les Français eurent rapidement comblé, et radicalement, les lacunes de leur armement du début de la guerre en artillerie lourde moderne. Les précisions que nous

<sup>1</sup> L'insuccès de cette campagne et ses causes sont bien connues. Ce fut même à certains moments de la guerre un sujet de prédilection de la presse quotidienne française que de stigmatiser ces résultats d'une politique aveugle d'économies, d'intrigues parlementaires ou de surenchère électorale. Rappelons aussi que la tendance en question parvint pourtant à faire accepter le 155 court Rimailho à tir rapide et à grande mobilité de 1904, dont l'armée française possédait une centaine de pièces à son entrée en campagne en 1914.

<sup>2</sup> *Revue militaire suisse*, octobre 1923, page 479.

apporte l'auteur nous détrompent étrangement et ce n'est pas sans quelque étonnement que nous voyons les tâtonnements et discussions se poursuivre quasi jusqu'à l'élaboration du programme du 30 mai 1916, conséquence de Verdun, et qui fut le vrai point de départ de la constitution d'une artillerie lourde moderne dont la réalisation fut poussée jusqu'à la fin de la guerre.

Avant le début de réalisation de ce programme, l'armement, à part le 75, est en grande majorité constitué par de vieux matériels, modernisés tant bien que mal, auxquels viennent s'adjoindre peu à peu quelques matériels modernes mais disparates. Pourtant, malgré tous les efforts, la substitution progressive prévue des matériels à tir rapide en lieu et place des vieux matériels de Bange ne fut vraiment effectuée à l'heure de l'armistice que pour les obusiers. A cette date, dit l'auteur, le nombre de canons de Bange de 155 longs était encore le 50 % des divers matériels longs de ce calibre en activité.

Il nous paraît que de là peuvent découler pour nous deux leçons :

1° Ne pas sous-estimer la valeur des vieux matériels.

2° Si les finances publiques ne permettent pas l'achat immédiat de matériels modernes, ne convient-il pas d'établir, dès le temps de paix, un programme précis par lequel l'autorité responsable fixe les types de pièces auxquels son choix s'est arrêté, et mieux encore faire l'acquisition de quelques batteries de chacun des calibres prévus au programme pour l'instruction d'un noyau d'initiés prêts à fonctionner comme instructeurs, et enfin, réalisation progressive du programme établi au fur et à mesure que les crédits s'obtiennent, ou ce qui revient peut-être au même, à mesure que les chances de guerre semblent augmenter.

Nous avons eu un plaisir particulier à voir ce vœu que nous avons déjà exprimé ailleurs, émis par le lieutenant-colonel Rimailho, qui résume cette expérience de la guerre comme suit : « Il faut » avoir... dès le temps de paix un programme très détaillé » des matériels d'artillerie. Même si ces matériels ne sont pas » approvisionnés d'une façon complète dès le temps de paix, il » faut que les études aient été poussées à fond... que les exemples » plaires d'essais aient été réalisés et qu'ils aient été essayés... »

L'histoire du canon de 75 si intéressante et si décisive, et pour nous en partie inédite, est ensuite narrée par le détail. Nous ne saurions la résumer ici pour nos lecteurs et nous nous bornons à relever les quelques points suivants. Particulièrement piquant et inattendu ce document signé du général Mathieu qui nous apprend que le 75 doit son origine à l'invention d'un Allemand nommé Haussner dont la découverte fut écartée par ses compatriotes. Le service des renseignements français parvint à se procurer des documents détaillés concernant cette invention dont les ingénieurs firent la base de leurs travaux dès le début de 1892<sup>1</sup>. Ceux-ci aboutirent à la mise en service du 75 en 1897 mais après combien de difficultés surmontées ! Les principaux artisans en furent le commandant Deport, puis les capitaines Sainte-Claire Deville et Rimailho. On a déjà raconté avec quelle habileté les artilleurs français surent diriger les regards indiscrets des observateurs allemands du côté d'un canon sans frein, système Ducros, aux essais duquel on donna une publicité volontairement exagérée, et la satisfaction qu'ils eurent en apprenant que l'Allemagne mettait en fabrication le matériel 77 C. 96 qu'elle dut dans la suite et avant la guerre, transformer plus ou moins complètement et à deux reprises pour le moderniser.

Les 300 millions nécessaires furent obtenus sans qu'aucune indiscretion fut commise, c'est-à-dire sans consultation du parlement, le Président de la République et du Conseil, le Ministre des finances et les président et rapporteur de la commission du budget s'étant mis d'accord ; et le canon était entre les mains des artilleurs quand on apprit son existence au dehors.

Voici rappelée rapidement une page célèbre de cette histoire de la « course aux armements » caractéristique de l'époque d'avant-guerre dite « de la paix armée ».

Et pourtant le « fameux 75 » comme disent les journalistes parisiens, n'eut-il que des vertus ?

D'une part, il semble bien qu'il y eut un défaut de la qualité et que c'est bien un peu l'excellence de l'arme, qu'on s'était habitué à considérer comme à toute fin, qui a contribué à détourner les yeux loin des matériels lourds modernes. Et d'au-

<sup>1</sup> Le lieut.-col. Deport, il est vrai, dans une lettre annexée, nie l'influence prépondérante de l'invention allemande.

tre part, n'a-t-on pas été en France un peu trop hypnotisé par le tir rapide ? Le lieutenant-colonel Rimailho nous rappelle, comme le fait aussi le général Gascouin dans son livre : *L'évolution de l'artillerie pendant la guerre*, la doctrine française de l'emploi tactique de l'arme avant la guerre : les objectifs qui se présenteront en guerre seront des troupes en marche à distance d'environ 4 km.; on cherchera alors à « toucher rapidement » ces buts pour lesquels était faite la trajectoire tendue du matériel 75 (dogme que les initiales de tir rapide T. R. doivent aussi exprimer), d'où le réglage ultra rapide par deux salves fusantes constituant une fourche de 400 m. encadrant le but. Pas question de resserrer cette fourchette mais, au contraire, on déclenche immédiatement le tir progressif de 4 rafales espacées de 100 m. ce qui prend 18 secondes. On sait la splendide maîtrise qu'obtinrent les artilleurs français dans la réalisation foudroyante de ces tirs progressifs fusants sur but mobile. Nous en avons été, nous autres artilleurs suisses, les témoins étonnés lors de ces inoubliables journées passées aux camps de Valdahon et de Pontarlier dans les années d'avant la guerre.

Que le 75 ait fait de bon ouvrage dans la guerre de mouvement de 1914, de nombreux témoignages le prouvent (notamment les exemples cités par le général Gascouin). Le sort en était jeté de quiconque se laissait saisir entre les griffes de son tir progressif à obus à balles ou entre les mâchoires inexorables des coups de hache de son obus à mélinite. Mais c'était néanmoins là une conception trop exclusive de l'emploi de l'artillerie même dans la guerre de mouvement. (On se souvient aussi à quel point, dans un livre que tout le monde a lu, Lintier désirait saisir sous le feu de « Ma Pièce » de ces beaux objectifs que l'ennemi se refusait à lui offrir.) « Comment le 75 aurait-il pu satisfaire intégralement, ainsi s'exprime le lieutenant-colonel Rimailho, à toutes les conditions de l'appui direct qui fut dans le cours de la guerre sa tâche par excellence, puisqu'il n'avait nullement été étudié pour telle fin ? » Son principal défaut est ainsi résumé par l'auteur : « L'adoption d'une seule charge correspondant à une trajectoire déjà tendue l'a rendu impropre à occuper des positions fortement défilées et à fouiller correctement le terrain en arrière de contre-pentes rapprochées ou accusées. »

Le lieutenant-colonel Rimailho résume au reste comme suit les expériences faites par les artilleurs français en 1914 :

1. manque de trajectoire courbe,
2. manque d'artillerie lourde moyenne, *pour corser* l'action de l'artillerie de 75,
3. manque de longues trajectoires pour le harcèlement et l'interdiction lointaine.

Le livre III intitulé « Le matériel d'artillerie dans la guerre de 1914-1918 » a pu être considérablement simplifié, l'ouvrage du colonel Alvin et du commandant André, « Les canons de la Victoire », que nous signalions ici même récemment<sup>1</sup> et auquel le lieut.-colonel Rimailho se réfère, ayant déjà traité ce sujet.

Nous-mêmes désirant nous borner à mettre seulement en évidence au cours du présent article ce qui nous paraît intéresser plus directement nos lecteurs, allons nous limiter à choisir dans la deuxième partie de l'ouvrage : « Les matériels de l'artillerie de l'avenir » le chapitre consacré à l'artillerie « d'appui direct ».

L'auteur entreprend son étude dans le cadre d'un grand combat de rencontre moderne (non pas le combat de rencontre inopinée, genre « petite guerre », dont on n'a pas encore tout à fait perdu le goût chez nous, mais le combat de rencontre d'armées modernes, dotées de moyens modernes, c'est-à-dire se tâtant de très loin, se rapprochant prudemment et tous moyens de feux d'artillerie à grande distance déployés et prêts à agir).

Dans cette phase, les tâches d'artillerie sont *anti-aérienne*, *d'interdiction* (interdire les routes, obliger au déploiement), *de contre-batterie*, *de harcèlement* (d'un ennemi qui commence à remuer la terre et à s'organiser défensivement) *puis de destruction* (des ouvrages, points d'appui, etc., auxquels ces travaux insuffisamment harcelés auront pu donner naissance). Enfin viennent les dispositions d'attaque, phase qui va imposer à l'artillerie une tâche toute différente de ce qui précède, une tâche dite « d'appui direct ». Or « l'appui direct » est ce qui nous intéresse le plus pour des raisons qui vont de soi, c'est pourquoi consacrons encore quelques lignes à discuter les conclusions de l'auteur concernant les caractéristiques du matériel d'artillerie le mieux conditionné pour cette tâche.

<sup>1</sup> *Revue militaire suisse*, octobre 1923, page 479.

Nous avons la satisfaction de constater tout d'abord que la conception de l'« appui direct » offensif tel que l'expose l'auteur correspond exactement à la doctrine enseignée et exercée chez nous depuis quelques années : c'est au fond, ce qu'on pourrait appeler « le barrage roulant interrompu », les premiers éléments d'infanterie étant toujours précédés des trajectoires de l'artillerie de l'appui direct. Mais cette artillerie n'agit plus constamment en constituant un rideau de feu continu marchant en avant ; vu qu'« on préfère maintenant déterminer avant l'offensive tous les obstacles certains ou possibles qui pourront s'opposer à la progression des troupes d'assaut et, au moment de l'offensive, prendre ces divers obstacles à partie avec l'artillerie de l'appui direct, suivant un scénario bien défini à l'avance. » C'est ce qu'on appelle parfois effectuer des concentrations successives sur objectifs successifs.

Et en outre « l'artillerie d'appui direct... est très apte à prendre à partie tous les objectifs qui surgissent plus ou moins inopinément sur le champ de bataille ».

Ce sont bien là les deux principales missions de l'appui direct telles qu'elles sont admises chez nous.

Mais, et ici nous citons de nouveau l'auteur : « l'artillerie d'appui direct, même après les enseignements de la guerre qui ont cependant donné un rôle si important à l'artillerie lourde, reste la catégorie d'artillerie la plus importante comme nombre de matériel en ligne. De ce fait, elle reste toujours la catégorie d'artillerie capable de prendre à son compte le plus grand nombre des missions qui peuvent se présenter en combat normal. » Et parmi ces autres missions, que nous appelons des tâches secondaires, on cite éventuellement la contre-batterie de batterie ennemie peu abritée, puis des tâches de neutralisation et d'interdiction auxquelles nous ajouterons des tâches d'aveuglement. Tout ceci constituant ce qu'on appelle très justement « des missions de protection de l'attaque ».

Et enfin dans la défensive, la mission bien connue et bien simple de l'appui direct : « le barrage défensif » en avant et au plus près de notre première ligne, de manière à briser par des tirs d'arrêt extrêmement rapides toute tentative d'attaque de la part de l'ennemi.

Quel sera le matériel idéal pour remplir cet ensemble de mis-

sions ? Les trois principales qualités requises sont naturellement les grandes portées, les trajectoires courbes et les grands champs de pointage.

La recherche de l'augmentation de portée consiste simplement à prévoir des matériels dont l'affût est construit pour permettre des angles de tir donnant des portées de 11 km. Le problème est soluble pour telle portée sans dépasser des poids de 1300 à 1400 kg. qui ont toujours été admis comme poids normal d'un canon de campagne en batterie, réellement mobile (correspondant à un point roulant de 2 tonnes). On sait que les belligérants ont fait subir à leur matériel de 75 et 77 les modifications de fortune que nous venons de réaliser aussi chez nous, modification permettant cette augmentation de portée. A vrai dire, chez nous, cette modification ne permet guère de dépasser une portée de 7 km. Il s'agit donc simplement de réaliser un type de canon dont la portée de 11 km. soit une fonction normale et non pas une qualité exceptionnelle et résultant d'un expédient.

Et puisque nous en sommes aux longues portées, profitons de rappeler que la principale utilité n'en est pas tant de pouvoir tirer à grande distance dans l'arrière de la position ennemie, — ces tirs de harcèlement et d'interdiction lointaine ont été particulièrement critiqués par le colonel Roger<sup>1</sup> — mais bien plus encore de pouvoir participer à *des concentrations de feu*.

Inutile d'insister sur cette notion qui constitue le chapitre essentiel des dogmes hérités de la guerre. Or il est clair que les longues portées, par de forts déplacements latéraux des plans de tir, permettent à l'artillerie d'un secteur donné d'intervenir dans un secteur voisin, en superposition sur les concentrations qui y sont déjà effectuées.

C'est ce jeu des trajectoires d'un point à l'autre du champ de bataille qu'on a appelé la « manœuvre des trajectoires ». Il saute aux yeux que les longues portées sont un facteur prédominant pour sa réalisation sur une grande échelle.

Et cela nous conduit à relever un fait sur lequel le lieutenant-colonel Rimailho revient à plusieurs reprises et qui pour nous était nouveau, à savoir l'efficacité particulière que confère à une concentration de feu des trajectoires arrivant de directions

<sup>1</sup> J. Roger, *L'artillerie dans l'offensive*.

variées. Ce dogme des concentrations de feu qui constitue aussi le leitmotiv de l'ouvrage déjà cité du colonel Roger, est résumé comme suit par le lieut.-colonel Rimailho : « On peut dire qu'il n'est pas de procédé meilleur pour mettre hors de cause un objectif ennemi que de l'assaillir brusquement par un tir massif, ouvert inopinément, et suivant des trajectoires venues de directions diverses et qui convergent sur lui. »

Il est clair que c'est également pour la réalisation de telles concentrations qu'est requise cette troisième qualité citée plus haut : les grands champs de pointage en direction. Les grands champs de pointage en hauteur, d'autre part, conférant au matériel la possibilité de faire du tir vertical et du tir contre avions.

Comment on réalise les trajectoires courbes, ou ce qu'on a qualifié de façon si expressive : la flexibilité des trajectoires, soit par l'emploi des obusiers légers soit par l'emploi des charges réduites adaptées aux munitions des canons de 75 sont choses bien connues. Cette dernière solution, comme celle consistant à faire tirer à 11 km. des matériels prévus pour des portées de 5 km. ne sont naturellement que des palliatifs. L'obusier idéal que l'auteur définit : « matériel capable, entre une portée minimum et une portée maximum, fixées arbitrairement par les nécessités tactiques, de réaliser, pour chacune des portées comprises entre ces deux limites, un tir à angle de tir égal à 45 degrés » est donc une arme que les canons à charge réduite ne sauraient remplacer.

Ces principales qualités requises étant rappelées, restent à étudier les « idées actuelles » concernant leur réalisation. La solution demeure dans ses grandes lignes celle que les Allemands avaient adoptée avant la guerre, c'est-à-dire : « La solution totale de l'appui direct au combat doit être obtenue par la mise en œuvre de deux matériels de qualité différente, opérant ensemble. D'une part, et surtout, il faudrait un obusier léger, capable, dans la gamme des portées qui lui seront imparties, de réaliser, pour chacune de ces portées, une trajectoire courbe apte à s'inscrire le long des formes tourmentées du terrain, s'il s'en rencontre ; ensuite, et comme complément, un canon léger ayant davantage pour mission de prolonger les effets de l'obusier léger à des portées que ce dernier ne peut atteindre. » Ce qui est nouveau dans cette

conception c'est « qu'avant la guerre l'obusier léger n'était considéré par tous que comme un complément du canon léger utile pour prendre à partie quelques obstacles particulièrement résistants ou exceptionnellement défilés, tandis qu'actuellement c'est l'obusier léger qui devient le matériel essentiel de l'appui direct dont le canon léger n'est plus que le complément. »

Il est inutile de dire à quel point cette solution nous semble tout spécialement indiquée dans nos circonstances.

Particulièrement intéressantes et instructives les déductions auxquelles se livre le lieutenant-colonel Rimailho pour en arriver aux caractéristiques des deux matériels finalement préconisés. La donnée de bases pour l'une et l'autre pièce réside dans les poids du matériel en ordre de route et en batterie. Au chiffre de 2 tonnes et 1300 kg. généralement admis, l'auteur propose de substituer 2 ½ tonnes et 1500 kg.<sup>1</sup> aussi bien pour l'obusier que pour le canon et montrant ainsi qu'il ne fallait pas abuser des exigences concernant la mobilité de l'artillerie dite légère. L'artillerie hippomobile ne va jamais au trot en terrain varié et on cite en note cette boutade d'artilleur : « Il nous faut aller loin et nous sommes pressés, marchons donc au pas. » Nous pensons que ces remarques sont aussi bonnes pour nous, sachant combien rapidement nos colonnes d'artillerie se transportent quasi d'un bord à l'autre du plateau suisse, et sachant aussi que dans nos manœuvres le matériel d'artillerie est toujours assez tôt arrivé en position, et que ce qui empêche l'artillerie d'ouvrir le feu, c'est bien plutôt la difficulté de trouver des observatoires, d'établir les liaisons et de procéder à l'organisation du dispositif d'artillerie (formation des groupements, répartition des tâches, etc.).

Bref voici quelles sont les caractéristiques auxquelles en arrive l'auteur de déduction en déduction :

a) un obusier, de calibre voisin de 90 mm., tirant un obus explosif de poids voisin de 12 kg. jusqu'à des portées pouvant atteindre 12 km. et pesant 1600 kg. en batterie ;

b) un canon de calibre voisin de 80 mm. tirant un obus

<sup>1</sup> A titre de comparaison, rappelons que notre obusier de campagne de 12 cm., dont la mobilité est très suffisante, pèse 1350 kg. en batterie et 3,8 tonnes en ordre de route.

explosif de poids voisin de 8 kg. jusqu'à des portées pouvant atteindre 14 km. et ayant même poids en batterie.

Il est entre autres intéressant pour nous de constater que les caractéristiques du canon se rapprochent assez du Skoda 83,5 mm. qui a si fort retenu l'attention de nos autorités ces années dernières.

L'auteur relève enfin ce fait que les principales caractéristiques, calibre et poids de l'obus, tendent à se rapprocher, d'où la conclusion : « Il est plus que probable que les deux calibres et leurs poids d'obus atteindront une limite commune. »

Ceci encore une fois est la conséquence de l'évolution qui s'est faite dans les idées après la guerre et suivant laquelle obusiers légers et canons légers, tout en se complétant l'un l'autre, aux points de vue de la souplesse dans la courbure des trajectoires et de la portée, n'en sont pas moins deux matériels qui, en fait, ont la même catégorie d'objectifs à prendre à partie.

Dans le chapitre du rôle de l'artillerie dans la guerre moderne que nous venons d'étudier, chapitre incontestablement le plus important, chapitre englobant toutes les missions d'appui données à une infanterie par une artillerie agissant en liaison intime avec elle<sup>1</sup>, l'auteur ne se limite naturellement pas à l'artillerie d'appui direct proprement dit, mais étudie aussi les moyens d'artillerie qui en sont le complément et qui, si on peut dire, complètent son action dans des épisodes toujours plus restreints de l'action offensive générale.

C'est tout d'abord l'« artillerie d'accompagnement » qui marche dans le sillage des troupes de choc et se tient continuellement prête à intervenir contre tout nid de résistance qui surgirait inopinément. On peut donc dire que tandis que l'artillerie d'appui direct précède la progression de l'infanterie avec ses trajectoires, l'artillerie d'accompagnement la suit avec son matériel sur roues. On voit son utilité se manifester surtout lorsque la progression tend à dépasser la limite de portée de l'artillerie d'appui direct et en outre son intervention mesurera comme dit l'auteur « les fautes qui ont été commises par

<sup>1</sup> A l'exclusion donc des missions données à l'artillerie dite d'appui d'ensemble, comprenant toutes les autres tâches, de contre-batterie, de destruction, de harcèlement ou d'interdiction lointaine, etc., artillerie venant parfois, en tâche dite secondaire se superposer aux missions d'appui direct, par exemple dans des tâches dites de protection d'attaque, etc.

l'artillerie en général soit dans le nombre des objectifs ennemis oubliés ou non vus, soit dans le nombre des tirs « manqués » par cette artillerie en général. »

Nous ne pouvons discuter ici plus à fond ce problème important entre tous de l'artillerie d'accompagnement. On sait que cette phrase : « l'artillerie n'a pas suivi » a expliqué la plupart des échecs lors des tentatives de percée du front. Bornons-nous à rappeler que certains auteurs considèrent sa réalisation comme utopique.

Peut-être la réponse que donne l'ouvrage que nous étudions aux exigences de ces tâches d'accompagnement, qu'on a parfois appelé l'accompagnement immédiat, sous forme d'un canon d'accompagnement auto-moteur réalisé par les usines de Saint-Chamont et se mouvant soit sur roues soit sur chenilles donnerait-il dans l'avenir à ce genre d'artillerie une réalité pratique.

Puis vient enfin, en pénétrant toujours plus dans le détail de l'intervention de l'artillerie dans l'action offensive, le « canon d'infanterie » dont l'auteur définit le rôle tactique par rapport à l'artillerie d'accompagnement comme il définissait le rôle de cette dernière par rapport à l'artillerie d'appui direct : « ainsi donc au cours d'une préparation offensive, les dits engins ne sont à utiliser que pour parer surtout aux défaillances de l'artillerie d'accompagnement et nous pouvons dire que l'intervention de ces canons mesure, dans ce cas, les insuffisances de la valeur de l'artillerie d'accompagnement. »

L'énumération dégressive des moyens de préparation d'attaque par le feu d'artillerie s'arrête ici, puisque sa continuation logique nous amènerait à sortir du domaine de cette arme en nous conduisant aux échelons de feu de l'infanterie (armes automatiques ou feu de mousqueterie) pour aboutir finalement à la grenade offensive.

Pour en finir avec le canon d'infanterie qui, pour autant que nous le savons, est réalisé dans l'armée française par le canon de 37, pour les trajectoires rasantes, et le mortier Stokes, pour le tir courbe, l'auteur propose un canon de 75 de Saint-Chamont répondant à toutes les exigences (démontable et transportable à dos d'homme) effectuant à volonté tir courbe et tir tendu.

Nous ne pouvons pas suivre l'auteur dans son étude du véhi-

culage automobile dans l'artillerie qu'il préconise de façon absolue de préférence sous forme de canons automoteurs plutôt que tractés. Les facteurs qui entrent en jeu sont encore plus économiques et industriels que tactiques. Avantage principal : laisser les chevaux à l'agriculture. Inconvénient : Usure rapide des stocks d'essence. Les données de ce problème sont trop spécialement fonctions des conditions particulières de chaque pays.

Nous pensons aussi que, développer ici toutes les propositions que le lieut.-colonel Rimailho énumère dans les derniers chapitres de son ouvrage, concernant l'artillerie de cavalerie, l'artillerie anti-aérienne, l'artillerie lourde hippomobile et automobile de campagne, l'artillerie chenillée et l'artillerie lourde sur voie ferrée serait peut-être un peu déplacé et susceptible de faire venir l'eau à la bouche (si on ose risquer cette figure) de ceux de nos camarades qui auront bien voulu nous suivre jusqu'ici.

Et comment conclure sinon en remerciant le lieut.-colonel Rimailho d'avoir ainsi mis à la disposition de ses lecteurs les résultats de toute une belle carrière consacrée à l'étude et à la réalisation des matériels d'artillerie.

Les artilleurs suisses ne manqueront pas de tirer de son ouvrage un grand nombre d'enseignements précieux.

M. DE MONTMOLLIN,

Major E. M. G.

